

# LE COMTE ORY

OPÉRA EN DEUX ACTES

*En société avec M. Delestre-Poirson.*

MUSIQUE DE G. ROSSINI

THÉÂTRE DE L'OPÉRA. — 20 Août 1828.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

LE COMTE ORY, seigneur châtelain . .	MM.	AD. NOURRIT.
LE GOUVERNEUR DU COMTE ORY . .		LEVASSEUR.
RAIMBAUD, chevalier, compagnon de folies du comte Ory. . . . .		DABADIE.
CHEVALIERS, amis du comte Ory. .	}	ALEXIS DUPONT.
		F. PRÉVOST.
		MASSOL.
		TRÉVAUX.
		DABADIE jeune.
LA COMTESSE DE FORMOUTIERS. Mmes		DAMOREAU-CINTI.
ISOLIER, page du comte Ory. . . . .		JAWURECK.
DAME RAGONDE, tourière du château de Formoutiers. . . . .		MORI.
ALICE, jeune paysanne. . . . .		DEJEAN.

CHEVALIERS CROISÉS. — CHEVALIERS de la suite du comte Ory. — ÉCUYERS. — PAYSANS et PAYSANNES. — DAMES d'HONNEUR de la comtesse.

A Formoutiers, en Tomraine.





# LE COMTE ORY

---

## ACTE PREMIER

Un paysage. — Dans le fond, à gauche, le château de Formoutiers, dont le pont-levis est praticable. — A droite, bosquets à travers lesquels on aperçoit l'entrée d'un ermitage.

### SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMBAUD, ALICE, PAYSANS et PAYSANNES occupés à dresser un berceau de feuillage et de fleurs.

#### INTRODUCTION.

RAIMBAUD.

Allons, allons, allons vite !  
Songez que le bon ermite  
Va paraître dans ces lieux.  
Qu'en rentrant à l'ermitage,  
Il reçoive à son passage  
Nos offrandes et nos vœux.

## PAYSANS.

Aurai-je par sa science  
Le savoir et l'opulence ?

## JEUNES FILLES.

Aurons-nous par sa science  
Les maris  
Qu'il nous a promis ?

RAIMBAUD, cachant sous son manteau son habit de chevalier.

Vous aurez tout, croyez-en ma prudence ;  
Car j'ai l'honneur de le servir.  
Vous riez... Lorsqu'ici l'on rit de ma puissance,  
C'est le ciel que l'on offense.  
Hâtez-vous de m'obéir.

(D'un air d'impatience.)

Placez aussi sur cette table  
Quelques flacons de vins vieux :  
Il aime assez le vin vieux,  
Car c'est un présent des cieux.

## SCÈNE II.

LES MÊMES ; DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, sortant du château à gauche.

Quand votre dame et maîtresse,  
Quand madame la comtesse  
Est, hélas ! dans la tristesse,  
Pourquoi ces chants d'allégresse ?...  
Pleins d'amour pour leur maîtresse,  
De bons et fidèles vassaux  
Doivent souffrir de tous ses maux !  
Elle veut au bon ermite  
Dans ce jour rendre visite,  
Pour que du mal qui l'agite  
Il puisse la délivrer.

ALICE.

Le ciel vient de l'inspirer.

DAME RAGONDE.

Vous croyez que sa science  
Peut nous rendre l'espérance ?

RAIMBAUD.

Rien n'égale sa puissance :  
Mainte veuve, grâce à lui,  
A retrouvé son mari.

DAME RAGONDE.

Oh ! je veux aussi l'entendre.  
Près de lui je veux me rendre,  
S'il est vrai qu'un cœur trop tendre  
Par lui  
Puisse être guéri.

RAIMBAUD.

Silence... le voici !

### SCÈNE III.

LES MÊMES ; LE COMTE, déguisé en ermite, avec une longue barbe

CAVATINE.

LE COMTE.

Que les destins prospères  
Accueillent vos prières !  
La paix du ciel, mes frères,  
Soit toujours avec vous !

Veuves ou demoiselles,  
Dans vos peines cruelles,  
Venez à moi, mes belles ;  
Obliger est si doux !  
Je raccommode les familles,

Et même aux jeunes filles  
Je donne des époux.

Que les destins prospères  
Accueillent vos prières !  
La paix du ciel, mes frères,  
Soit toujours avec vous !

DAME RAGONDE.

Je viens vers vous !

LE COMTE, la regardant.

Parlez, dame... trop respectable.

DAME RAGONDE.

Tandis que nos maris, dont l'absence m'accable,  
Dans les champs musulmans moissonnent des lauriers,  
Leurs fidèles moitiés, quoiqu'à la fleur de l'âge,  
Ont juré, comme moi, de passer leur veuvage  
Dans le château de Formoutiers.

LE COMTE, à part.

Où tant d'attraits sont prisonniers.

(Haut.)

C'est le château de la belle comtesse...

DAME RAGONDE.

Dont le frère aux combats a suivi nos guerriers  
Et cette noble châtelaine,  
Sur un mal inconnu, qui cause notre peine,  
Veut aujourd'hui vous consulter.

LE COMTE, à part.

Ah ! quel bonheur !

(Haut.)

Près de moi qu'elle vienne,  
Mon devoir est de l'assister.

(Se retournant vers les paysans.)

Vous aussi, mes enfants... De moi pour qu'on obtienne,  
On n'a qu'à demander... Parlez ;

Tous vos souhaits seront comblés.

LE CHOEUR, se pressant autour du comte.

Ah ! quel saint personnage !  
C'est le bienfaiteur du village.

DAME RAGONDE.

De grâce, parlons tous  
L'un après l'autre.

LE COMTE.

Quel désir est le vôtre ?  
Que me demandez-vous ?

LE CHOEUR.

Parlons l'un après l'autre.  
Silence ! taisez-vous.

UN PAYSAN.

Moi je réclame  
Pour que ma femme  
Dans mon ménage  
Soit toujours sage.

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

ALICE.

J'ai tant d'envie  
Qu'on me marie  
Au beau Julien !

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien.

DAME RAGONDE.

Moi je demande,  
Faveur bien grande,  
Qu'aujourd'hui même  
L'époux que j'aime  
Ici revienne  
Finir ma peine ;

Que je l'obtienne,  
C'est mon seul bien.

LE COMTE, à part.

Qu'un bon ermite  
Qu'on sollicite,  
Qu'un bon ermite  
A de mérite !

(Se retournant vers les jeunes filles.)

Jeune fillette,  
Et bachelette,  
Dans ma retraite  
Venez me voir.

RAIMBAUD.

Vous l'entendez, il faut le suivre à l'ermitage.  
Rendez hommage  
A son pouvoir !

TOUS, entourant le comte.

Moi, moi, moi, bon ermite,  
Je sollicite  
Faveur bien grande,  
Et je demande  
De la tendresse,  
De la jeunesse,  
De la richesse :  
Exaucez-nous !  
Tout le village  
Vous rend hommage...  
A l'ermitage  
Nous irons tous.

(Le comte remonte à son ermitage, suivi de toutes les jeunes filles. Dame  
Ragonde rentre au château. Les paysans sortent par le fond.)



## SCÈNE IV.

ISOLIER, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis plus longtemps voyager de la sorte.

ISOLIER.

Eh bien ! reposons-nous sous ces ombrages frais.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi m'avoir forcé de quitter notre escorte,  
Et m'amener ici ?

ISOLIER, à part, regardant à gauche.

J'avais bien mes projets...

Voilà donc le château de ma belle cousine !

Si je pouvais l'entrevoir... Quel bonheur !  
Mais, loin de partager l'ardeur qui me domine,  
Elle ferme à l'amour son castel et son cœur.

(Au gouverneur, qui s'est assis.)

Eh bien ! monsieur le gouverneur,  
Reprenez-vous un peu courage ?

LE GOUVERNEUR.

Maudit emploi ! Maudit message !  
Monseigneur notre prince, auquel je suis soumis,  
M'ordonne de chercher le comte Ory, son fils,  
Ce démon incarné, mon élève et mon maître,  
Qui, sans mon ordre, de la cour  
S'est avisé de disparaître.

ISOLIER, à part.

Pour jouer quelque nouveau tour.

LE GOUVERNEUR.

On le disait caché dans ce séjour.  
Comment l'y découvrir... comment le reconnaître ?

ISOLIER.

Vous devez tout savoir... D'être son gouverneur  
N'avez-vous pas l'honneur ?

LE GOUVERNEUR.

Oui ! quel honneur !

AIR.

Veiller sans cesse,  
Trembler toujours  
Pour Son Altesse  
Et pour ses jours...  
Du gouverneur  
D'un grand seigneur,  
Tel est le profit et l'honneur.  
Quel honneur d'être gouverneur !

A la guerre comme à la chasse,  
Si quelque péril le menace,  
Il faut partout suivre ses pas,  
Dût-il me mener au trépas !

Veiller sans cesse,  
Trembler toujours  
Pour Son Altesse  
Et pour ses jours...  
Du gouverneur  
D'un grand seigneur,  
Tel est le profit et l'honneur.  
Quel honneur d'être gouverneur !

Et s'il est épris d'une belle,  
Il me faut courir après elle ;  
Tout en lui faisant des sermons  
Sur le danger des passions.

Veiller sans cesse,  
Courir toujours  
Pour Son Altesse

Ou ses amours...  
 Du gouverneur  
 D'un grand seigneur,  
 Tel est le profit et l'honneur.  
 Quel honneur d'être gouverneur !

## SCÈNE V.

LES MÊMES ; ALICE ; PAYSANS, PAYSANNES, sortant de l'ermitage.

LE CHOEUR.

O bon ermite !  
 Vous, notre appui,  
 Vous, notre ami,  
 Merci vous dit,  
 O bon ermite !  
 Je veux partout faire savoir  
 Son grand mérite  
 Et son pouvoir.  
 Jeune fillette  
 A, grâce à lui,  
 Fortune faite,  
 Et bon mari.  
 O saint prophète,  
 Soyez béni !  
 Oui,  
 Puissant prophète !  
 Soyez béni !

LE GOUVERNEUR, à part, regardant les jeunes filles.

Je vois paraître  
 Minois joli ;  
 Ah ! mon cher maître  
 Doit être  
 Près d'ici.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, l'apercevant.

Un étranger ! qui peut-il être ?

Un beau seigneur ;

Pour le village, ah ! quel honneur !

LE GOUVERNEUR, à part.

Ce respectable et bon ermite,

Dont chacun vante le mérite,

Malgré moi dans mon âme excite

Un soupçon qui m'effraie ici.

Lui qu'on adore,

Lui qu'on implore,

Serait-ce encore

Le comte Ory ?

(Haut.)

Depuis quand cet ermite est-il dans le village ?

ALICE.

Depuis huit jours, pas davantage.

LE GOUVERNEUR.

O ciel ! en voilà tout autant

Qu'il est parti.

(Les paysans et paysannes se retirent. — Le gouverneur retenant Alice qui reste la dernière.)

Ma belle enfant,

Où pourrais-je le voir ?

ALICE.

Ici même... à l'instant.

Il va venir... Madame la comtesse

A désiré le consulter.

ISOLIER.

Vraiment !

ALICE.

Sur un mal inconnu qui l'accable et l'opprime.

LE GOUVERNEUR et ISOLIER.

Merci, merci, ma belle enfant.

LE GOUVERNEUR.

Il doit donc venir dans l'instant ?

ISOLIER.

Elle va venir dans l'instant !

LE GOUVERNEUR, à part.

Cette belle comtesse au regard séduisant !

Ceci me semble encore une preuve plus forte.

(A Isolier.)

Attendez-moi... je vais retrouver notre escorte.

(A part.)

Puis ensemble nous reviendrons

Pour confirmer, ou bien dissiper mes soupçons.

## SCÈNE VI.

ISOLIER, seul, regardant du côté du château.

Je vais revoir la beauté qui m'est chère...

Mais comment désarmer cette vertu si fière ?

Comment, en ma faveur, la toucher aujourd'hui ?

Si cet ermite, ce bon père,

Voulait m'aider... Oh ! non... ce serait trop hardi...

Allons !... ne suis-je pas page du comte Ory !

## SCÈNE VII.

ISOLIER, LE COMTE, en ermite.

ISOLIER.

Salut, ô vénérable ermite !

LE COMTE, à part, avec un geste de surprise.

C'est mon page !... sachons le dessein qu'il médite.

(Haut.)

Qui vers moi vous amène, ô charmant Isolier ?

ISOLIER, à part.

Il me connaît !

LE COMTE.

Tel est l'effet de ma science.

ISOLIER.

Un aussi grand savoir ne peut trop se payer.

(Lui donnant une bourse.)

Et cette offrande est bien faible, je pense.

LE COMTE, prenant la bourse.

N'importe... à moi vous pouvez vous fier :

Parlez, parlez, beau page.

DUO.

ISOLIER.

Une dame de haut parage  
Tient mon cœur en un doux servage,  
Et je brûle pour ses attraits.

LE COMTE.

Je n'y vois point de mal... Après ?

ISOLIER.

Je croyais avoir su lui plaire ;  
Et pourtant son cœur trop sévère  
S'oppose à mes tendres souhaits.

LE COMTE.

Je n'y vois point de mal... Après ?

ISOLIER.

Et jusqu'au retour de son frère,  
Qui des croisés suit la bannière,  
Aucun amant, aucun mortel,  
Ne peut entrer dans ce castel.

LE COMTE, à part.

Celui de la comtesse... ô ciel !

ISOLIER.

Pour y pénétrer, comment faire ?  
 J'avais bien un moyen fort beau ;  
 Mais je le crois trop téméraire.

LE COMTE.

Parlez... parlez... beau jeuneau.

ISOLIER.

Je voulais, d'une pèlerine  
 Prenant la cape et le manteau,  
 M'introduire dans ce château.

LE COMTE.

Bien ! bien... le moyen est nouveau.

(A part.)

On peut s'en servir, j'imagine.

(Au page.)

Noble page du comte Ory,  
 Serez un jour digne de lui !

*Ensemble.*

LE COMTE, à part.

Voyez donc, voyez donc le traître !  
 Oser jouter contre son maître !  
 Mais je le tiens, et l'on verra  
 Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER, à part.

A l'espoir je me sens renaitre :  
 Ce moyen est un coup de maître...  
 Oui, je le tiens, et vois déjà  
 Que son pouvoir me servira.

(Au comte.)

Mais d'abord ce projet réclame  
 Vos soins pour être exécuté.

LE COMTE.

Comment ?

ISOLIER.

Par cette noble dame  
Vous allez être consulté.

LE COMTE, à part.

C'est qu'il sait tout, en vérité.

ISOLIER.

Dites-lui que l'indifférence  
Cause, hélas ! son tourment fatal.

LE COMTE.

J'entends ! j'entends... ce n'est pas mal.

ISOLIER.

Et pour guérir à l'instant même,  
Dites-lui... qu'il faut qu'elle m'aime.

LE COMTE.

J'entends ! j'entends... ce n'est pas mal.  
Je lui dirai qu'il faut qu'elle aime.

(A part.)

Mais un autre que mon rival...

ISOLIER.

Dites-lui bien qu'il faut qu'elle aime.

LE COMTE.

Noble page du comte Ory,  
Serez un jour digne de lui !

*Ensemble.*

LE COMTE, à part.

Voyez donc, voyez donc le traître ;  
Oser jouter contre son maître !  
Mais je le tiens, et l'on verra  
Qui de nous deux l'emportera.

ISOLIER, à part.

A l'espoir je me sens renaître  
Ce moyen est un coup de maître...



Oui, je le tiens ; je vois déjà  
Que son pouvoir me servira.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LA COMTESSE, DAME RAGONDE, TOUTES LES  
DAMES, sortant du château ; dans le fond PAYSANS et PAYSANNES,  
VASSAUX de la comtesse.

## MARCHE.

LA COMTESSE, apercevant Isolier.

Isolier dans ces lieux !

## ISOLIER.

Sur le mal qui m'agite  
Je venais consulter aussi le bon ermite.

## LE COMTE.

Je dois à tous les malheureux  
Mes conseils et mes vœux.

## AIR.

LA COMTESSE, s'approchant du comte Ory.

Une lente souffrance  
Me consume en silence ;  
Et ma seule espérance  
Est la tombe où j'avance,  
Sans peine et sans plaisir ;  
Et de mon âme émue  
Je voudrais et ne puis bannir  
Cette langueur qui me tue.  
O peine horrible !  
Vous que l'on dit sensible,  
Daignez, s'il est possible,  
Guérir le mal terrible  
Dont je me sens mourir !

ISOLIER, et LE CHOEUR.

Ah ! par votre science,  
Dissipez sa douleur !

LA COMTESSE.

Faut-il mourir de ma souffrance ?

LE CHOEUR.

Ah ! que votre puissance  
Lui rende le bonheur !

ISOLIER, à part au comte.

Vous avez entendu sa touchante prière !  
Voici le vrai moment, parlez pour moi, bon père !

LE COMTE, à la comtesse.

Je puis guérir vos maux,  
Si vous croyez à ma science :  
Ils viennent de l'indifférence  
Qui laissait votre cœur dans un fatal repos ;  
Et pour renaître à l'existence,  
Il faut aimer, former de nouveaux nœuds.

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne le peux :  
Naguère encor d'un éternel veuvage  
Mon cœur fit le serment.

LE COMTE.

Le ciel vous en dégage.  
Il ordonne que de vos jours  
La flamme se rallume au flambeau des amours.

LA COMTESSE.

Surprise extrême !  
Le ciel lui-même  
Vient par sa voix me ranimer !

(A part.)

Toi, pour qui je soupire,  
Toi, cause d'un martyr

Que je n'osais exprimer,  
 Isolier, je puis donc t'aimer !  
 Je puis t'aimer et te le dire !  
 Ah ! bon ermite, que mon cœur  
 Vous doit de la reconnaissance !  
 Par vos talents, votre science,  
 Vous m'avez rendu le bonheur..

ISOLIER, et LE CHOEUR, à part.

Oui, sa douce parole  
 Semble la ranimer ;  
 Le mal qui la désole  
 Commence à se calmer.

LE CHOEUR.

Les belles affligées  
 Par lui sont protégées...  
 Par lui, par ses discours,  
 Les belles affligées  
 Se consolent toujours.

ISOLIER, bas au comte.

C'est bien... je suis content.

LE COMTE.

Encore un mot, de grâce.

(A demi-voix à la comtesse.)

D'un grand péril qui vous menace  
 Je dois vous avertir !... Il faut vous défier...

LA COMTESSE.

De qui ?

LE COMTE, à voix basse.

De ce jeune Isolier.

LA COMTESSE.

O ciel !

LE COMTE, de même.

Songez qu'il est le page

De ce terrible comte Ory,  
Dont les galants exploits... Mais ici... devant lui,  
Je n'oserais en dire davantage.  
Entrons dans le castel.

LA COMTESSE.

Mon cœur en a frémi!

(Au comte.)

Venez, ô mon sauveur!... ô mon unique appui!

(Elle prend le comte par la main, et va l'entraîner dans le château. Toutes les dames les suivent. Le comte Ory a déjà mis le pied sur le pont-levis, et en raillant Isolier, fait un geste de joie. En ce moment entre le gouverneur, suivi de tous les chevaliers de son escorte.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES ; LE GOUVERNEUR, CHEVALIERS, etc.

LES CHEVALIERS et LE GOUVERNEUR.

Nous saurons bien le reconnaître  
Avançons...

(Apercevant Raimbaud qui est en paysan.)

Qu'ai-je vu!... c'est Raimbaud,  
Le confident, l'ami de notre maître!

RAIMBAUD.

Taisez-vous donc, ne dites mot.

LE GOUVERNEUR.

Plus de doute, plus de mystère,

(Montrant l'ermite.)

C'est monseigneur! c'est lui!

LE COMTE, à voix basse.

Misérable! crains ma colère.

TOUS LES CHEVALIERS, s'inclinant.

C'est le comte Ory.

TOUTES LES FEMMES s'éloignant avec effroi, et se réfugiant dans un coin.

Le comte Ory !

LES PAYSANS, s'avancant avec indignation.

Le comte Ory !

LE COMTE.

Eh bien ! oui... le voici.

FINALE.

TOUS.

Ciel ! ô terreur ! ô trouble extrême !

Quel indigne stratagème !

Mon cœur

En frémit d'horreur. .

LE COMTE, bas à Raimbaud.

O dépit extrême !

Lorsque j'étais sûr du succès,

C'est notre gouverneur lui-même

Qui vient déjouer mes projets.

LE GOUVERNEUR.

Pour vous, et de la part d'un père qui vous aime,  
J'apporte cet écrit qu'il remit à ma foi.

Lisez.

LE COMTE.

Eh ! lis toi-même ;

D'un chevalier est-ce l'emploi ?

LE GOUVERNEUR, lisant.

« La croisade est finie ;

« Et dans notre patrie

« Tous nos preux chevaliers vont bientôt revenir. »

TOUTES LES FEMMES, avec joie.

La croisade est finie,

Et dans notre patrie

Tous nos maris vont enfin revenir.

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Mon fils, pour mieux fêter des guerriers que j'honore,  
 « Je veux qu'auprès de moi vous brilliez à ma cour...  
 « Mais venez... hâtez-vous; car la deuxième aurore  
 « Peut-être dans ces lieux les verra de retour. »

*Ensemble.*

TOUTES LES FEMMES.

Quoi! demain?... ô bonheur extrême!  
 Nos maris vont revenir!

LE COMTE.

Quoi! demain?... ô dépit extrême!  
 Leurs maris vont revenir!

RAIMBAUD, bas.

Oui, monseigneur, il faut partir;  
 A votre père il faut obéir.

LE COMTE.

Il n'est pas temps... un dernier stratagème  
 Peut encor nous servir.

DAME RAGONDE et LES FEMMES, au comte Ory.

Adieu vous dis, ô noble comte,  
 Soyez plus heureux désormais.

LE COMTE, à part.

Sachons venger ma honte  
 Par de nouveaux succès.

(Bas à Raimbaud.)

Un jour encor nous reste,  
 Sachons en profiter.

RAIMBAUD, bas.

Quoi! ce retour funeste...

LE COMTE.

Ne saurait m'arrêter.

*Ensemble.*

LE COMTE et SES COMPAGNONS.

Beauté qui ris de ma souffrance,  
Bientôt nous nous reverrons ;  
Je veux qu'une douce vengeance  
Vienne réparer mes affronts.

LA COMTESSE et SES FEMMES.

Mon cœur renaît à l'espérance.  
Le ciel, que nous implorons,  
Saurait encor, dans sa clémence,  
Nous soustraire à d'autres affronts.

ISOLIER, montrant le comte Ory.

Observons tout avec prudence ;  
Suivons ses pas, et voyons  
Si par quelqu'autre extravagance  
Il songe à venger ses affronts.





## ACTE DEUXIÈME

La chambre à coucher de la comtesse. — Deux portes latérales ; porte au fond. — A gauche, un lit de repos, et une table sur laquelle brûle une lampe. — A droite, une croisée sur le premier plan.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, DAMES de la suite de la comtesse, groupées différemment, et occupées à des ouvrages de femmes.

#### INTRODUCTION

##### LE CHOEUR.

Dans ce séjour calme et tranquill  
S'écoulent nos jours innocents ;  
Et nous bravons dans cet asile  
Les entreprises des méchants.

LA COMTESSE, assise et brodant une écharpe.  
Je tremble encore quand j'y pense :  
Quel homme que ce comte Ory !  
De la vertu, de l'innocence  
C'est le plus terrible ennemi.

##### DAME RAGONDE.

C'est le nôtre... Dieu ! quelle audace !



D'un saint homme prendre la place !  
Et me promettre mon mari !

LA COMTESSE.

Par bonheur, nous pouvons sans crainte  
Le défier dans cette enceinte,  
Qui nous protège contre lui.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE et LE CHŒUR.

Dans ce séjour calme et tranquille  
S'écoulent nos jours innocents ;  
Et nous bravons dans cet asile  
Les entreprises des méchants.

(L'orage, qui a commencé à gronder pendant la reprise du chœur précédent,  
se fait entendre en ce moment avec plus de force.)

TOUTES, effrayées.

Écoutez !... le ciel gronde.

LA COMTESSE.

Oui, la grêle et la pluie  
Ébranlent les vitraux de ce noble castel.

DAME RAGONDE.

Nous sommes à l'abri !... Que je rends grâce au ciel !

LA COMTESSE.

Et moi, lorsque l'orage éclate avec furie,  
Au fond du cœur combien je plains  
Le sort des pauvres pèlerins !

(En ce moment on entend chanter en dehors, au-dessous de la croisée à  
droite, le chœur suivant.)

CHŒUR DES CHEVALIERS.

Noble châtelaine,  
Voyez notre peine ;  
Et dans ce domaine,  
Dame de beauté,  
Pour fuir la disgrâce  
Dont on nous menace,

Donnez-nous par grâce  
L'hospitalité.

LA COMTESSE.

Voyez qui ce peut être, et qui frappe à cette heure.  
Jamais le malheureux qui vient nous supplier  
N'a de cette antique demeure  
Imploré vainement le toit hospitalier.

(Dame Ragonde sort. — La comtesse et les autres dames chantent le chœur suivant, et en même temps on reprend en dehors celui qu'on a déjà entendu. — L'orage redouble.)

*Ensemble.*

LES FEMMES.

Grand Dieu ! dans ta bonté suprême,  
Apaie cet orage affreux !  
En ce moment l'époux que j'aime  
Est peut-être aussi malheureux.

LA COMTESSE.

Grand Dieu ! dans ta bonté suprême,  
Apaie cet orage affreux !  
En ce moment celui que j'aime  
Est peut-être aussi malheureux.

LE CHŒUR DES CHEVALIERS.

Noble châtelaine,  
Voyez notre peine ;  
Et dans ce domaine,  
Dame de beauté,  
Pour fuir la disgrâce  
Dont on nous menace,  
Donnez-nous par grâce  
L'hospitalité.

## SCÈNE II.

LES MÊMES ; DAME RAGONDE.

DAME RAGONDE, d'un air agité.

Quand tomberont sur lui les vengeances divines ?  
Quelle horreur !

TOUTES.

Qu'avez-vous ?

DAME RAGONDE.

Dieu ! quel crime inouï !

LA COMTESSE.

Mais qu'est-ce donc ?

DAME RAGONDE.

Encore un trait du comte Ory.

De malheureuses pèlerines

Qui, fuyant sa poursuite, et cherchant un abri,  
Pour la nuit seulement demandent un asile.

LA COMTESSE.

Que nos secours leur soient offerts !

DAME RAGONDE.

J'ai prévenu vos vœux ; ce soin m'était facile :  
On aime à compatir aux maux qu'on a soufferts.

LA COMTESSE.

Ces dames sont-elles nombreuses ?

DAME RAGONDE.

Quatorze.

LA COMTESSE.

C'est beaucoup !

DAME RAGONDE.

Mais quel air ! quel maintien !

LA COMTESSE.

Leur âge ?

DAME RAGONDE.

Quarante ans.

LA COMTESSE.

Leurs figures ?

DAME RAGONDE.

Affreuses !

Ce comte Ory n'a peur de rien.  
 Je les ai fait entrer au parloir en silence.  
 Elles tremblaient encor de froid et de frayeur.  
 L'une d'elles pourtant, dans sa reconnaissance,  
 De vous voir un instant demande la faveur.  
 Mais c'est elle, je pense... Elle approche...

LA COMTESSE.

C'est bien.

Laissez-nous un instant.

DAME RAGONDE, au comte Ory, qui paraît en pèlerine, et les yeux  
 baissés.

Entrez, ne craignez rien.

(Toutes les dames sortent.)

LA COMTESSE.

Ragonde avait raison, quel modeste maintien !

### SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE.

*DUO.*

LE COMTE.

Ah ! quel respect, madame,  
 Pour vos vertus m'enflamme !  
 Souffrez que de mon âme

J'exprime ici l'ardeur!  
Nous vous devons l'honneur.

LA COMTESSE.

Je suis heureuse et fière  
- D'avoir d'un téméraire  
Déjoué les projets!  
Je suis heureuse et fière  
D'avoir à sa colère  
Dérobé tant d'attraits!

LE COMTE.

Ah ! dans mon cœur charmé de tant de grâce,  
Ne craignez pas que rien n'efface  
Le souvenir de vos bienfaits.

(Prenant sa main.)

Par cette main, je le jure à jamais.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

LE COMTE.

De ma reconnaissance,  
Quoi ! l'excès vous offense !  
Ah ! sans votre assistance,  
Hélas ! lorsque j'y pense...  
Quel était notre sort !...  
Je tremble encor !

LA COMTESSE, avec bonté, et lui tendant la main.

Calmez le trouble de votre âme.

LE COMTE, pressant sa main sur ses lèvres.

Ah ! madame !

LA COMTESSE, souriant.

Quel excès de frayeur !

LE COMTE.

Il fait battre mon cœur.

*Ensemble.*

LA COMTESSE.

Ah! vous pouvez sans crainte  
Braver le comte Ory.  
Ici, dans cette enceinte,  
On peut rire de lui.

LE COMTE, à part.

Même dans cette enceinte,  
Craignez le comte Ory.

(Haut.)

On le dit téméraire.

LA COMTESSE.

Je brave sa colère.

LE COMTE.

On prétend qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Lui!... Quelle audace extrême!

LE COMTE.

A vos genoux  
S'il implorait sa grâce,  
Madame, que feriez-vous?

LA COMTESSE.

D'une pareille audace  
La honte et le mépris  
Seraient le prix.

*Ensemble.*

LA COMTESSE.

Le téméraire  
Qui croit nous plaire  
En vain espère  
Être vainqueur ;  
Moi je préfère

L'amant sincère  
 Qui sait nous taire  
 Sa tendre ardeur...  
 Mais on doit rire  
 Du faux délire  
 Et du martyre  
 D'un séducteur.

LE COMTE, à part.

Beauté si fière,  
 Prude sévère,  
 Bientôt j'espère  
 Toucher son cœur ;  
 Je ris d'avance  
 De sa défense ;  
 La résistance  
 Est de rigueur...  
 Puis l'heure arrive  
 Où la captive,  
 Faible et plaintive,  
 Cède au vainqueur.

LA COMTESSE.

Voici vos compagnes fidèles.

LE COMTE.

Je les entends... ce sont eux...

(Se reprenant.)

Ce sont elles !

(A part, et regardant vers le fond.)

Mes chevaliers ! sous ces humbles habits !

LA COMTESSE, montrant une table qu'on a apportée à la fin du duo.  
 J'ordonne qu'on vous serve et du lait et des fruits.

LE COMTE.

Quelle bonté céleste !

(Il baise avec respect la main de la comtesse, qui sort en le regardant

avec intérêt. Le comte la suit quelque temps des yeux; puis il dit, en montrant la table.)  
 L'ordinaire est frugal et le repas modeste  
 Pour d'aussi nobles appétits.

## SCÈNE IV.

LE COMTE, LE GOUVERNEUR, ONZE CHEVALIERS. Ils sont vêtus d'une pèlerine qui est entr'ouverte, et laisse apercevoir leurs habits de chevaliers.

CHŒUR.

TOUS.

Ah ! la bonne folie !  
 C'est charmant, c'est divin !  
 Le plaisir nous convie  
 A ce joyeux festin.

LE COMTE.

L'aventure est jolie,  
 N'est-il pas vrai... monsieur mon gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Je pense comme monseigneur.  
 Mais si le duc...

LE COMTE.

Mon père...

LE GOUVERNEUR.

Apprend cette folie,  
 Ma place m'est ravie !  
 Il faudra prendre garde.

LE COMTE.

Eh ! mais, c'est ton emploi :  
 Tu veilleras pour nous, et nous rirons pour toi.  
 Rien ne nous manquera, je pense ;



Car sagement j'ai su choisir  
 Mes compagnons, pour le plaisir,  
 Mon gouverneur, pour la prudence.

LE GOUVERNEUR.

Qui peut vous inspirer pareille extravagance ?

LE COMTE.

C'est mon page Isolier... mon rival...

LE GOUVERNEUR.

L'imprudent !

LE COMTE.

Qui, ne connaissant point l'objet de ma tendresse,  
 M'a suggéré lui-même un tel déguisement,  
 Pour mieux enlever sa maîtresse.

LE GOUVERNEUR.

Et le ciel le punit.

LE COMTE.

En me récompensant.

TOUS.

Ah ! la bonne folie !  
 C'est charmant, c'est divin !  
 Le plaisir nous convie  
 A ce joyeux festin.

(Ils se mettent à table.)

LE GOUVERNEUR.

Eh ! mais, quelle triste observance !  
 Rien que du laitage et des fruits.

LE COMTE.

C'est le repas de l'innocence,  
 Mesdames.

LE GOUVERNEUR.

Point de vin !

## SCÈNE V.

LES MÊMES ; RAIMBAUD, tenant un panier sous son manteau de pèlerine.

RAIMBAUD.

En voici, mes amis.

TOUS, se levant.

C'est Raimbaud !

RAIMBAUD.

En héros j'ai tenté l'aventure,  
Et je viens avec vous partager ma capture.

AIR.

Dans ce lieu solitaire,  
Propice au doux mystère,  
Moi qui n'ai rien à faire,  
Je m'étais endormi.  
Dans mon âme indécise,  
Certain goût d'entreprise  
Que l'exemple autorise  
Vient m'éveiller aussi.  
C'est le seul moyen d'être  
Digne d'un pareil maître,  
Et je veux reconnaître  
Ce manoir en détail !  
Je pars... Je m'oriente ;  
A mes yeux se présente  
Une chambre élégante,  
C'est celle du travail.  
Une harpe jolie...  
De la tapisserie ;  
Près d'une broderie  
J'aperçois un roman !

Même en une chambrette,  
J'ai, dans une cachette,  
Cru voir l'historiette  
Du beau Tiran-le-Blanc !  
Marchant à l'aventure  
Sous une voûte obscure,  
Je vois une ouverture...  
C'est un vaste cellier,  
Dont l'étendue immense  
Et la bonne apparence  
Attestaient la prudence  
Du sir de Formoutier.  
Arsenal redoutable,  
Qui fait qu'on puise à table  
Un courage indomptable  
Contre le Sarrazin.  
Armée immense et belle,  
D'une espèce nouvelle,  
Plus à craindre que celle  
Du sultan Saladin...  
Près des vins de Touraine,  
Je vois ceux d'Aquitaine,  
Et ma vue incertaine  
S'égare en les comptant.  
Là, je vois l'Allemagne ;  
Ici, brille l'Espagne ;  
Là, frémit le Champagne  
Du joug impatient.  
J'hésite... ô trouble extrême !  
O doux péril que j'aime !  
Et seul, avec moi-même,  
Contre tant d'ennemis,  
Au hasard je m'élançai,  
Sans compter, je commence ;  
J'attaque avec vaillance,  
A la fois vingt pays.

Quelle conquête  
 Pour moi s'apprête ! ..  
 Mais je m'arrête,  
 J'entends du bruit.  
 Quelqu'un s'avance,  
 Vers moi s'élançe !  
 On me poursuit.  
 Les échos en frémissent.  
 Les voûtes retentissent,  
 Et moi, je fuis soudain.  
 Mais que m'importe ?  
 Gaiement j'emporte  
 Toute ma gloire et mon butin.

*CHŒUR.*

TOUS, ôtant les bouteilles du panier.  
 Partageons son butin !  
 Qu'il avait de bon vin,  
 Le seigneur châtelain !  
 Pendant qu'il fait la guerre  
 Au Turc, au Sarrazin,  
 A sa santé si chère  
 Buvons ce jus divin ;  
 Buvons, buvons jusqu'à demain.  
 Quelle douce ambrosie !  
 Célébrons tour à tour  
 Le vin et la folie,  
 Le plaisir et l'amour.

*LE COMTE.*

On vient... c'est la tourière !  
 Silence ! taisez-vous !  
 Mettez-vous en prière,  
 Ou bien c'est fait de nous.

## SCÈNE VI.

**LES MÊMES; DAME RAGONDE;** traversant le théâtre, et examinant  
si les pèlerines n'ont besoin de rien.

*PRIÈRE.*

**TOUS LES CHEVALIERS,** fermant leur pèlerine, et cachant leur bouteille  
sans avoir l'air de voir dame Ragonde.

Modèle d'innocence

Et de fidélité,

Que le ciel récompense

Votre hospitalité!

Ah! que le ciel vous récompense!

(Dame Ragonde les regarde d'un air attendri, lève les yeux au ciel, et  
s'éloigne.)

**RAIMBAUD.**

Elle a disparu,

Réparons bien le temps perdu.

**LE GOUVERNEUR.**

De crainte encor peut-être

Qu'on arrive soudain,

Faisons bien disparaître

Les traces du butin.

(Il boit.)

**TOUS.**

Buvons, buvons soudain!...

Qu'il avait de bon vin,

Le seigneur châtelain!

Pendant qu'il fait la guerre

Au Turc, au Sarrazin,

A sa santé si chère

Buvons ce jus divin.

Buvons, buvons jusqu'à demain.

Quelle douce ambroisie !  
Célébrons tour à tour  
Le vin et la folie,  
Le plaisir et l'amour.

LE COMTE.

Mais on vient encore... silence !

## SCÈNE VII.

**LES MÊMES; LA COMTESSE, DAME RAGONDE, PLUSIEURS  
DAMES, portant des flambeaux.**

**TOUS LES CHEVALIERS, feignant de ne pas les voir.**

Modèle d'innocence  
Et de fidélité,  
Que le ciel récompense  
Votre hospitalité !

**LA COMTESSE, à part aux autres dames.**

Quel doux ravissement!... combien je les admire !

(Haut.)

Du repos voici le moment.

Que chacune de vous, mesdames, se retire  
Dans son appartement.

LE COMTE.

Adieu, noble comtesse... ah ! si le ciel m'entend,  
Bientôt viendra l'instant peut-être,  
Où pourrai vous faire connaître  
Ce qu'éprouve, pour vous, mon cœur reconnaissant.

**TOUS LES CHEVALIERS.**

Modèle d'innocence  
Et de fidélité,  
Que le ciel récompense  
Votre hospitalité !

(Le comte et les chevaliers prennent des flambeaux des mains des dames,  
et se retirent.)

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAME RAGONDE, QUELQUES AUTRES  
DAMES.

LA COMTESSE, commençant à défaire son voile.

Oui, c'est une bonne œuvre, et qui, dans notre zèle,  
Doit nous porter bonheur.

(Écoutant.)

On sonne à la tourelle ;

Qui vient encore ?

DAME RAGONDE, regardant par la fenêtre.

Un page.

LA COMTESSE.

Un page dans ces lieux,  
Dont l'enceinte est par nous aux hommes interdite !...  
Je veux savoir quel est l'audacieux...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ISOLIER, et LES AUTRES DAMES.

ISOLIER.

C'est moi, belle cousine, et point je ne mérite  
Le fier courroux qui brille en vos beaux yeux.

LA COMTESSE.

Qui vous amène ici ?

ISOLIER.

Le duc mon maître.

Il m'a chargé de vous faire connaître  
Que les preux chevaliers...

DAME RAGONDE.

Parlez, mon cœur frémit.

ISOLIER.

Qu'on attendait demain arrivent cette nuit.

TOUTES.

Quoi ! nos maris... bonté divine!...

ISOLIER.

Seront de retour à minuit.

Oui, dans l'ardeur qui les domine,  
Ils veulent, en secret, vous surprendre ce soir.

TOUTES.

Ah ! cet heureux retour comble tout notre espoir !

ISOLIER.

Le duc le croit aussi ; mais il pense en son âme  
Qu'un mari bien prudent prévient toujours sa femme.  
Un bonheur trop subit peut être dangereux.

DAME RAGONDE.

Quoi ! nos maris enfin reviennent en ces lieux !  
Ah ! le ciel le devait à nos vives tendresses.  
Je cours en prévenir nos aimables hôtesses.

ISOLIER, l'arrêtant.

Et qui donc ?

DAME RAGONDE.

Quatorze vertus...

Que le comte Ory votre maître  
Poursuivait.

ISOLIER.

De terreur tous mes sens sont émus.  
Achevez... ce sont peut-être  
Des pèlerines ?

DAME RAGONDE.

Oui, vraiment.



ISOLIER.

C'est fait de nous... Sous ce déguisement  
Vous avez accueilli le comte Ory lui-même,  
Et tous ses chevaliers.

TOUTES.

O ciel!

LA COMTESSE.

Terreur extrême!

DAME RAGONDE.

Que dire à mon mari, trouvant en ses foyers  
Sa chaste épouse avec quatorze chevaliers?

TOUTES.

Hélas! à quel péril sommes-nous réservées?

ISOLIER.

Une heure seulement, et vous êtes sauvées.  
On va nous secourir... il faut gagner du temps.

TOUTES.

Hélas! hélas! je tremble!

LA COMTESSE.

Plus terrible à lui seul que les autres ensemble,  
Le comte Ory... Lé voici... je l'entends.

(Toutes les dames s'enfuient en poussant un grand cri. Isolier va éteindre la lampe qui est sur le guéridon, puis, s'enveloppant du voile que la comtesse vient de quitter, il se place sur le canapé, et fait signe à la comtesse de s'approcher de lui.)

LA COMTESSE.

D'effroi je suis toute saisie.

ISOLIER.

Dame tant chérie!  
Ame de ma vie!

Ne craignez rien, je suis auprès de vous.

## SCÈNE X.

ISOLIER, assis sur le canapé; LA COMTESSE, debout, s'appuyant près de lui; LE COMTE, sortant de sa chambre. — L'obscurité est complète.)

TRIO.

LE COMTE.

A la faveur de cette nuit obscure,  
Avançons-nous, et sans la réveiller,  
Il faut céder au tourment que j'endure ;  
*Amour me berce, et ne puis sommeiller.*

Ensemble.

LA COMTESSE.

Ah ! sa seule présence  
Fait palpiter mon cœur ;  
La nuit et le silence  
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance  
Je sens battre mon cœur.  
La nuit et le silence  
Redoublent son erreur.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance  
Je sens battre mon cœur ;  
Et sa seule présence  
Est pour moi le bonheur.

ISOLIER, bas à la comtesse.

Parlez-lui.

LA COMTESSE.

Qui va là ?

LE COMTE.

C'est moi ; c'est sœur Colette.  
Seule, et dans cette chambre où je ne peux dormir,

Tout me trouble et tout m'inquiète.  
J'ai peur... permettez-moi... près de vous... de venir.

ISOLIER et LA COMTESSE, à part.

Ah ! quelle perfidie !

LE COMTE, avançant près d'Isolier.

O moments pleins de charmes !  
Quand on est deux, on a moins peur.

ISOLIER, à part.

Oui, lorsque l'on est deux...

LE COMTE, prenant la main d'Isolier.

Ah ! je n'ai plus d'alarmes.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

LE COMTE, pressant la main d'Isolier.

Pour moi plus de frayeur !  
Quand cette main est sur mon cœur.

LA COMTESSE, à part, et riant.

Il presse ma main sur son cœur.

ISOLIER, bas à la comtesse.

Beauté sévère,  
Laissez-le faire ;  
Son bonheur ne vous coûte rien.

LE COMTE, à part.

Grand Dieu ! quel bonheur est le mien !

*Ensemble.*

LA COMTESSE.

Ah ! sa seule présence  
Fait palpiter mon cœur ;  
La nuit et le silence  
Redoublent ma frayeur.

ISOLIER.

De crainte et d'espérance

Je sens battre mon cœur ;  
Sachons avec prudence  
Prolonger son erreur.

LE COMTE.

D'amour et d'espérance  
Je sens battre mon cœur ;  
Amour, par ta puissance,  
Achève mon bonheur.

LA COMTESSE.

Maintenant, je vous en supplie,  
Sœur Colette, rentrez chez vous.

LE COMTE, à Isolier.

Vous quitter... c'est perdre la vie...  
Oui, je demeure à vos genoux.

LA COMTESSE, à part.

Je tremble.

(Haut.)

O ciel ! que faites-vous ?

LE COMTE.

Sachez le feu qui me dévore !  
C'est un amant qui vous implore.

LA COMTESSE.

Ah ! grand dieu, quelle trahison !

LE COMTE.

L'amour qui trouble ma raison  
Doit me mériter mon pardon.

(A Isolier qui veut se lever.)

Ne m'ôtez point, je la réclame,  
Cette main que ma vive flamme...

LA COMTESSE.

Ah ! *comme vous me pressez !*  
Laissez-moi.

LE COMTE, embrassant Isolier.

*Vrai Dieu ! madame,  
Peut-on vous aimer assez ?*

En ce moment on entend sonner la cloche, et un bruit de clairons retentit à la porte du château. Les femmes de la comtesse se précipitent dans l'appartement, en tenant des flambeaux.)

LE COMTE.

O ciel ! quel est ce bruit ?

ISOLIER, jetant son voile.

L'heure de la retraite.  
Car il faut partir, monseigneur.

LE COMTE, le reconnaissant.

C'est mon page Isolier !

ISOLIER.

Celui que sœur Colette  
Embrassait avec tant d'ardeur.

LE COMTE.

Je suis trahi ! Crains ma colère !

ISOLIER.

Craignez celle de votre père !  
Il arrive dans ce castel.  
Entendez-vous ces cris de joie ?

LE COMTE.

O ciel !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES ; LE GOUVERNEUR, RAIMBAUD, COMPAGNONS  
du comte Ory, en habits de chevaliers, et paraissant à la porte à droite.

LES CHEVALIERS.

Ah ! quelle perfidie !  
Nous sommes tous

Sous les verrous ;  
Délivrez-nous !

LE COMTE.

Je suis captif ainsi que vous.

LA COMTESSE.

Vous qui faites la guerre aux femmes,  
Vous voilà donc nos prisonniers !

LE COMTE.

Oui, nous sommes vaincus ! A vos pieds, nobles dames,  
Je demande merci pour tous mes chevaliers.  
Pour leur rançon qu'exigez-vous ?

LA COMTESSE.

Un gage :  
Votre départ... Evitez le courroux  
De nos maris.

ISOLIER.

Par un secret passage  
Je vais guider vos pas, et votre page  
Fermera la porte sur vous.

LE COMTE.

C'est lui qui nous a joués tous.

FINALE.

LA COMTESSE.

Ecoutez ces chants de victoire...  
Ce sont de braves chevaliers  
Que l'amour ainsi que la gloire  
Ont ramenés dans leurs foyers.

LE COMTE et SES COMPAGNONS.

A l'hymen cédon la victoire,  
Et qu'il rentre dans ses foyers.  
Quittons ces lieux hospitaliers.

(Isolier ouvre à gauche une porte secrète, par laquelle le comte Ory et ses chevaliers disparaissent. — En ce moment s'ouvrent les portes du fond.)

Le duc et les chevaliers revenant de la Palestine entrent, précédés de leurs écuyers, qui portent des étendards et des faisceaux d'armes. Dame Ragonde et les autres femmes se précipitent dans les bras de leurs maris, et la comtesse se jette dans ceux de son frère ; puis Isolier va baiser la main du comte de Formoutiers, qui le relève et l'embrasse.)

LE CHOEUR.

Honneur aux fils de la victoire,  
Honneur aux braves chevaliers,  
Que l'amour ainsi que la gloire  
Ont ramenés dans leurs foyers !

DAME RAGONDE, à son mari.

Seules, dans ce séjour, nous vivions d'espérance,  
Attendant le retour de nos preux chevaliers !  
Et nous n'avons reçu, pendant cinq ans d'absence,  
Aucun homme en ces lieux.

ISOLIER, aux maris.

Vous êtes les premiers.

LE CHOEUR.

Honneur aux fils de la victoire,  
Honneur aux braves chevaliers !  
Que l'amour ainsi que la gloire.  
Ont ramenés dans leurs foyers !

